

La joggeuse

Mathieu Villeneuve

Numéro 160, hiver 2019

Déposer ma langue sur un crochet, crier enfin : « Je suis rentrée à la maison ! »

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90070ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Villeneuve, M. (2019). La joggeuse. *Moebius*, (160), 61–69.

la joggeuse

Mathieu Villeneuve

Ça fait quelques mois que je cours dans le quartier Notre-Dame. C'est un beau coin, c'est certain. Des grosses maisons, surtout des années 1950. Des grands parkings, avec des voitures luxueuses et bien entretenues. Des pelouses verdoyantes. Des arbres majestueux. Pas beaucoup de nids-de-poule. Des enfants bien élevés. Avant, les terres appartenaient aux religieuses. Il y a encore une immense statue de la Vierge au bout d'un cul-de-sac, mais l'église est devenue un centre funéraire.

J'ai le même parcours depuis deux semaines: je descends la côte Chabanel jusqu'à la rue Beauregard, avec la vue à mille piasses sur le fjord, puis je remonte la côte du Foyer, enfin la rue des Franciscaines. Un jour sur deux, je descends jusqu'au pont Sainte-Anne, en passant devant l'hôpital, la maison de la mairesse et le Château Murdock. Ça me permet d'admirer les maisons et de rêver du jour où je vais en acheter une.

Ma préférée se trouve à la fin du parcours. Immense, trois étages, avec des mansardes pointues et un toit de cuivre. Elle a l'air abandonné, mais de la fumée sort de la cheminée. Les portes du garage sont toujours fermées. Le gazon pousse comme du foin.

Une fois, juste une fois, les rideaux étaient ouverts. Le soleil tapait fort ce jour-là et son reflet sur la fenêtre m'aveuglait, mais j'ai quand même réussi à entrevoir la propriétaire. Une vieille bonne femme avec une sale gueule. Je ne l'avais jamais vue dans le quartier. Ni au dépanneur, ni au Stade, ni à La Voie Maltée. Je ne l'ai jamais revue non plus après ça.

Cette maison-là mériterait plus d'amour.

* * *

J'ai commencé à courir pendant mon bac en pharmacie. À l'époque, je louais un appartement avec des amies sur le chemin Sydenham, dans le quartier étudiant. Ça faisait pas mal le party, ça buvait, ça fumait.

Pendant cette période-là, sortir du lit me demandait des efforts. L'appart empestait le pot et la bière. Les lumières restaient souvent allumées dans le salon et éclairaient la vaisselle sale, les sacs de bonbons vides, les miettes de chips. J'aimais ça de même.

Au beau milieu de mon bac, j'ai désiré un mode de vie plus sain. Ça impliquait de me lever de plus en plus tôt. Au début, je devais mettre le réveil à l'autre bout de la pièce, mais j'ai fini par m'habituer. Je commençais par boire un verre d'eau, me brosser les dents et me nettoyer la face. Pour être sûre de ne pas me rendormir.

Le jogging me permettait de remettre les choses à leur place. De changer de perspective. À partir de la quatrième session de bac, j'avais mon parcours de cinq kilomètres. Ce n'est pas tant que ça, mais je le faisais tous les matins. J'ai perdu cinq livres. Tranquillement arrêté de fumer du

pot. Rattrapé mon retard dans mes cours. Ma moyenne a augmenté jusqu'à rejoindre celle des premiers de classe.

Un an plus tard, j'avais perdu quinze livres, je recevais mon diplôme avec tous les honneurs et je m'inscrivais à la maîtrise. En plus, je fréquentais Jérôme, un des gars les plus brillants de ma cohorte.

* * *

Après notre graduation, en attendant mieux, on a loué un condo dans le quartier des Oiseaux. Une belle place quand même, tout en neuf, construite à côté d'un vieux cran de roche dynamité où poussaient des pins gris. De la terrasse, on avait une vue sur le château d'eau avec les grosses lettres « Ville de Saguenay ».

Une ou deux fois par semaine, Jérôme m'accompagnait dans mon parcours de jogging. On se confiait l'un à l'autre, on s'aidait à prendre des décisions éclairées. Il avait commencé à travailler dans une pharmacie du quartier Murdock et il me demandait conseil. Pas que j'étais plus talentueuse que lui, mais il me faisait confiance. De mon bord, la maîtrise s'est révélée plus difficile que prévu, mais Jérôme m'a toujours encouragée à continuer. Même pendant ma dépression. Et la suivante.

Je suis tombée enceinte alors que j'apportais les corrections à mon essai final. Naturellement, on a décidé de garder l'enfant. Maëva. Une jolie petite fille de six livres et demie, bien portante.

Deux départs à la retraite hâtifs ont permis à Jérôme de devenir copropriétaire de sa pharmacie. Moi, ça m'a pris presque un an me trouver une job. Il fallait que j'allait la petite, que je change ses couches, que je fasse du ménage...

Puis ç'a débloqué. Un poste à temps plein à l'hôpital de Chicoutimi.

* * *

L'année d'après, je suis tombée enceinte pour une deuxième fois. Là aussi, tout s'est bien passé. Rosie faisait des crises de colère monstres, pleurait et boudait quelques minutes, puis se remettait à piailler gaiement. Le caractère de son père.

Toutes ces années-là, j'ai continué à courir. Malgré la météo, malgré les problèmes de famille, les conflits de couple, les mauvais choix financiers. Le jogging m'a permis de classer mes pensées et de me fixer des objectifs. Plus le nombre de kilomètres que je parcourais par année augmentait, plus mon salaire augmentait.

Un peu avant la naissance de Rosie, Jérôme a proposé qu'on déménage dans une vraie maison. Il voulait chercher dans le quartier Notre-Dame. On a fait l'amour trois fois cette nuit-là. Il avait préparé son coup. Il avait déjà visité sans m'en parler une maison sur la rue Beauregard, avec vue sur le fjord. Une maison de plain-pied, pas trop grande, mais meublée et décorée avec goût par un médecin spécialiste qui nous la laissait telle quelle. Le docteur Rodrigue. Il partait vivre en Floride avec sa femme. Les étés suivants, quand ils remontaient au Québec, on les invitait à souper chez nous. Ils racontaient que leur maison était contente de nous avoir.

* * *

La vie coulait doucement. Les marées du Saguenay. Les levers et les couchers de soleil. Les cours de natation des enfants, puis de soccer et de badminton. Les leçons de piano et de violon. Les longs quarts de travail, les soirées de garde, les prescriptions. Jérôme est devenu l'unique propriétaire de la pharmacie et parlait d'en ouvrir une autre dans le quartier des Oiseaux, où les promoteurs faisaient construire des centaines d'habitations pour retraités. Moi, je suis devenue chef de département. Je formais les nouveaux employés. Je supervisais les stages des étudiants. Pendant deux ans, je me suis impliquée dans le conseil d'administration de l'école privée de nos enfants. Je songeais même à me présenter pour devenir députée ou siéger au municipal.

Et la course, tous les jours. Évidemment que je continuais, puisque la course était la clé de mon succès. Je m'entraînais sur de plus longues distances. Souvent dans les parcs nationaux, loin des bruits de la ville. Après que Maëva a eu son permis de conduire, je lui demandais d'aller me déposer à Laterrière ou à Jonquière, pour m'obliger à rentrer en joggant.

Le dimanche, c'était ma course bonbon. Un parcours de cinq kilomètres, le même que je faisais dans le temps de mes études universitaires. J'en profitais pour regarder les maisons qui me faisaient rêver quand j'étais encore étudiante. C'étaient celles de mes voisins maintenant. Les pelouses étaient soigneusement entretenues, les arbustes parfaitement taillés, les toitures changées régulièrement. Il y avait toujours des rénovations quelque part, mais ça ne durait pas longtemps.

* *
* *

J'avais quarante-trois ans quand Charlot, notre troisième enfant, a été conçu. Cette fois, on a hésité avant de le garder. Il nous fallait une maison plus grande, mais il n'y avait rien sur le marché qui nous convenait. Les filles comptaient rester avec nous jusqu'à la fin de leurs études et il n'y avait plus de chambre libre – à moins de réaménager le bureau pour y mettre un lit, mais Jérôme s'y opposait.

Quelques semaines plus tard, une nouvelle pancarte « À vendre » est apparue sur mon parcours du dimanche. Plantée légèrement de travers devant la maison qui me faisait tant rêver. Malgré le passage des années, la construction de trois étages aux mansardes pointues et au toit de cuivre demeurait la plus belle du quartier. J'ai appelé l'agent immobilier le soir même : il nous arrangerait une visite très tôt le lendemain, juste avant mon quart à l'hôpital. Ça me forçait à annuler ma course matinale, mais j'ai accepté. Je ne voulais pas rater ma chance.

* *
* *

L'intérieur de la maison s'est révélé plus impressionnant que ce que j'avais imaginé. Des murs recouverts de boiseries. Des meubles imposants, d'un style un peu démodé, mais disposés avec harmonie. Un piano à queue dans la salle de musique. Des planchers de bois noble verni. Des luminaires luxueux. Les héritiers de la propriétaire, morte deux mois auparavant, voulaient se débarrasser de la maison le plus vite possible. Ils demandaient un prix assez élevé, mais raisonnable : après tout, la maison appartenait au patrimoine. Elle avait même figuré sur une carte postale dans les années 1940, m'a dit l'agent.

J'ai réussi à convaincre Jérôme en une soirée. Les filles étaient très excitées d'avoir un étage à elles toutes seules. Elles allaient au cégep maintenant, et elles commençaient à délaisser le piano pour les gars, à passer moins de temps avec nous. Elles rêvaient déjà des fêtes qu'elles pourraient organiser là-bas. On a repris les meubles pour préserver le caractère de l'ensemble. Je l'appelais le Manoir, et j'ai entendu quelques fois les filles faire de même.

Il a fallu que je travaille encore plus fort pour pallier l'augmentation de l'hypothèque, mais j'avais une bonne raison de le faire. J'étais une femme fatiguée, mais comblée.

* * *

Ma troisième grossesse a été longue et douloureuse. J'ai pensé malgré moi, une fois ou deux, qu'il n'aurait peut-être pas dû venir au monde. Déjà, dans mon ventre, il m'empêchait de dormir presque toutes les nuits, tant il me criblait de coups de pied. Il a fallu six heures d'accouchement, une fracture du bassin et une césarienne pour me délivrer.

Bébé, il pleurait tout le temps. Enfant, il se plaignait toujours, s'ennuyait. Adolescent, il est tombé dans la dope et l'alcool. Quand il a commencé à conduire, il a failli tuer une vieille femme de Laterrière en percutant sa Buick. Les deux chars, pertes totales. Ça ne l'a pas empêché de s'en racheter un tout de suite après. La mécanique, c'est ce qui donne un sens à sa vie.

On a eu un répit quand il a eu vingt ans. Il est devenu plus autonome et il est parti vivre au centre-ville. Même s'il habitait à un kilomètre de chez nous, on ne lui rendait pas visite. Jérôme ne lui a jamais pardonné ce qu'il nous a fait endurer et, moi, j'avais trop de peine de le voir

s'autodétruire. Je me sentais un peu coupable. J'ignorais la teneur exacte de ma faute, mais ça me pesait. Parfois, même en courant, je n'arrivais plus à faire le vide.

Les filles, elles, avaient quitté la région depuis longtemps. Malgré mes réserves, la plus vieille voulait faire du cirque. Elle a réussi, jusqu'à travailler avec le Cirque du Soleil. La plus jeune est devenue pharmacienne. Son père et moi, on lui a prêté l'argent nécessaire pour qu'elle achète sa propre pharmacie et sa maison jumelée dans une nouvelle banlieue de Québec. Elles étaient heureuses, enfin, je l'espère. Je montais souvent les voir au début. Puis, de moins en moins. Je leur expliquais au téléphone que la pollution des grandes villes nuisait à mes capacités respiratoires.

J'ai commencé à réduire la distance de mes courses. Je me limitais au quartier Notre-Dame. Des douleurs arthritiques paralysaient régulièrement mes genoux. Les jours de canicule ou de pluie, je ne pouvais plus sortir. Je m'installais dans le bureau, devant le foyer que j'alimentais pour le plaisir davantage que par besoin, et je me versais un trait de scotch sur glace. Mon vieux père faisait ça, à mon âge.

J'ai pris ma retraite au début de la soixantaine. J'aurais voulu continuer à travailler, mais une lassitude m'a gagnée. C'est l'âge qui fait ça, combiné au départ des enfants. Jérôme, lui, continuait à gérer sa pharmacie en formant son successeur. La plupart des soirs, il sortait au restaurant avec des amis. Il a même recommencé à aller skier au Valinouët. Je le soupçonnais de me tromper, mais je n'avais pas la force ni l'envie de mener une enquête.

* * *

Quand Jérôme m'a laissée, j'ai complètement arrêté le jogging. Maintenant, je ne sors presque plus. Mes douleurs aux genoux sont insupportables. Mon dos me fait souffrir le martyr. Je bois du scotch dans le bureau, même si c'est contre-indiqué avec les pilules de Dilaudid. Je laisse les rideaux tirés en permanence et je chauffe le poêle la majeure partie de l'année. Ma BMW reste dans le garage. Je lis des magazines et je regarde des séries. Quand j'éteins la télé, j'allume la radio. Parfois, je téléphone à mes filles et je leur dis que ma retraite se déroule très bien, que je suis heureuse.

Même si je ne cours plus, je continue à me lever tous les matins à 5 h 30. Ça fait quarante ans que je me lève à 5 h 30. Les oiseaux chantent, le vent souffle doucement. Personne n'est debout à cette heure-là.

Sauf une jeune femme qui court tous les matins devant chez moi. Elle a l'air heureuse, sûre d'elle.

Si je n'avais pas aussi mal aux genoux, je me lèverais pour lui crier d'arrêter de courir. D'arrêter tout. D'arrêter.

* * *

Pour la première fois, la joggeuse la voit. La vieille femme qui habite la maison de ses rêves. Elle a tiré les rideaux pour l'observer. Ses lèvres bougent.

La joggeuse secoue la tête, tourne sur la rue Beauregard et disparaît derrière les grandes maisons aux pelouses parfaitement entretenues, aux haies soigneusement taillées et à l'asphalte noir.